

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

*Décomposition d'un déjeuner anglais, 2005*

MARIE DILASSER

**Me zo gwin ha te zo dour  
ou  
Quoi être maintenant ?**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Me zo gwin ha te zo dour (« *Je suis pinard et tu es flotte* ») ou *Quoi être maintenant ? est une commande de la Comédie de Valence où elle a été créée le 22 janvier 2007 dans une mise en scène de Michel Raskine avec Claire Semet (Elfie Razhad et la Brebis carnivore), Anthony Poupard (Boruta Priscillone et le Taureau fort distingué) et Hélène Viviès (Paule Kadillac et la Truie angora rousse).*

Cette œuvre pour son édition a reçu le soutien de  
la SACD dans le cadre de son action culturelle théâtre



La représentation des pièces de théâtre est soumise à une autorisation préalable de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation de représentation doit être déposée auprès de la SACD – 11 bis, rue Ballu – 75442 Paris cedex 09 – site : [www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 10 : 2-84681-187-3  
ISBN 13 : 978-2-84681-187-3

*Nous vivons dans un monde relationnel que les institutions ont considérablement appauvri. La société et les institutions qui en constituent l'ossature ont limité la possibilité de relations, parce qu'un mode relationnel riche serait extrêmement difficile à gérer. (...) En effet, nous vivons dans un monde légal, social, institutionnel où les seules relations possibles sont extrêmement peu nombreuses, extrêmement schématisées, extrêmement pauvres. Il y a évidemment la relation de mariage et la relation de famille, mais combien d'autres relations devraient pouvoir exister.*

MICHEL FOUCAULT,  
*Le Triomphe social du plaisir sexuel.*

## PERSONNAGES

ELFIE RAZHAD (Claire Semet).  
BORUTA PRISCILLONE (Anthony Poupard).  
PAULE KADILLAC (Hélène Viviès).

## ANIMAUX

LA BREBIS CARNIVORE (Claire Semet).  
LE TAUREAU FORT DISTINGUÉ (Antony Poupard).  
LA TRUIE ANGORA ROUSSE (Hélène Viviès).

## PREMIER VOLET

(je suis né sans papiers)

1

*Chez Boruta Priscillone.*

*Une table, une chaise, du pain, du vin et un couteau de boucher.*

BORUTA PRISCILLONE. – Je suis sans papiers.

Je suis sans papiers tout simplement parce que je suis né sans papiers.

Pas de mère, pas de père, pas de calendrier.

Mais les vagues, les champs, les forêts, les collines.

Le mouvement de ma conception est la vraie date de ma naissance.

Moi qui suis de nulle part et de partout, et pourtant qui suis.

Mon cœur est gros et l'heure de midi tous les jours résume pour moi l'éternité !

*(Il s'assoit, se sert un verre de vin rouge, boit.)*

Il y a un bout de temps là-bas, j'étais mon père et ma mère et j'étais heureux.

Mais il s'est produit une chose tout à fait extraordinaire qui a dessiné les fondements de ma vie.

Un jour que je les ai vus sortir de moi comme si je les avais accouchés, je me suis éparpillé :  
Je m'appelle Braise, Cailloux, Fenêtre, Vent d'est, Vent d'ouest, Parc'orneuc, je mets des jupes parce que c'est plus libre, je suis homme, je suis femme, j'ai neuf ans et quatorze et soixante-treize ! J'ai trente-deux ans et trois et quarante-huit !

*(Elfie Razhad, qui joue la Mère, entre.)*

Partir loin, maintenant, inventer une vie nouvelle avec les oiseaux, être un Indien.  
Les morts me lisent. Je suis le haut de l'iceberg de tout ce qui est mort depuis que la vie existe sur la terre.  
Maman, je pars visiter le monde polyglotte.

LA MÈRE. – Assieds-toi là, qu'on cause.

BORUTA PRISCILLONE. – Quand je reviendrai, je te raconterai tout ce qui se dit, ce qui se fait ailleurs.

*Boruta Priscillone va pour sortir.*

LA MÈRE. – Reviens-là tout de suite, Boruta Priscillone, ou je te mets la tête au carré !

BORUTA PRISCILLONE. – L'éternité, il y a des aiguilles dedans, qui me piquent la langue mais j'aime ce gros cul et ma langue qui saigne des milliards à force de le lécher. Vaste espace dans mes chaussures, les pieds au sol, reliés, mes jambes qui ne tremblent plus, ma tête.

LA MÈRE. – Assis ! L'éternité te pète au nez. Assieds-toi au moins pour allonger ta colère, changer tes aboiements hargneux en longs hurlements.

BORUTA PRISCILLONE. – C'est pendu par les pieds que je risque de tomber dans le trou commun, je ne suis pas le mouton, sage, qui s'offre au couteau. J'aspire à l'immense. Seul dans ma viande, prêt à mordre le pavé à pleines dents s'il le faut. Je me prépare à mon futur métier qui consiste à être debout, capable de semer l'ordre public.

LA MÈRE. – L'ordre public tient sa matraque raide et dure dans sa main ferme, elle frappe à chaque coin de rue quand tu t'y attends le moins pour te demander tes papiers qui sont plus importants mille fois que ta peau, ta chair et tes os.

BORUTA PRISCILLONE. – Je suis un oiseau, la matraque tournicote dans l'air sans jamais me toucher !

LA MÈRE. – Prouve-moi que tu es un oiseau, vole stupide oiseau !

*Boruta Priscillone sort de sa poche une orange.*

BORUTA PRISCILLONE. – Je me sers dans les étalages, je suis l'oiseau des supermarchés, je passe les frontières, entre partout comme chez moi sans jamais très longtemps m'arrêter, croise des gens ici et là, discute.

LA MÈRE. – Tu n'as même pas de plume.

BORUTA PRISCILLONE. – Toujours une plume dans ma poche.

*(Il plante la plume dans l'orange.)*

Je pars de là. Seul.

*(Il regarde autour.)*

Rien.  
Juste là.  
Une infamie.  
Mais on s'arrange, avec.  
On s'arrange toujours avec ce corps.  
Avec mes mains et toutes les traces étalées là, je pars  
seul.

*(Paule Kadillac, qui joue le Père, entre en imitant le  
bruit de son corps passant sous un tank.)*

Papa. C'est le bruit que ton corps a fait quand un tank  
lui est passé dessus.  
Je doute que l'on ait entendu le bruit de ton corps sous  
le bruit du tank.  
Je doute que l'on puisse entendre le bruit d'un ou de  
plusieurs corps sous le bruit d'un tank.  
Qui ne fait juste que leur passer dessus, doucement.

LE PÈRE. – La guerre, tu te retrouves dedans : c'est un  
couvercle mis au-dessus d'un gouffre sans fond.  
Chaque millième de seconde te traverse, tu n'as plus  
que des intuitions et des réflexes, la folie ne compte  
plus. Se battre, c'est aller au bout. Il ne faut pas  
reculer, même si c'est une planche à clous que tu tiens  
dans la main. Nous, petits paysans de cette contrée  
lointaine et oubliée, nous avons besoin de toi ici pour  
clouer la bouche et les mitraillettes de ceux qui nous  
oppriment, en nous forçant par tous les moyens  
possibles et inimaginables à contribuer aux produc-  
tions intensives d'élevages et de cultures qui rava-  
gent nos terres et notre peuple. Nous ne pouvons sur  
nos petites barques mettre des moteurs de paquebots  
et nous ne pouvons sur nos petites barques résister  
aux remous qu'un paquebot provoque en passant à  
côté. Nous manquons d'individus pour faire le poids.

BORUTA PRISCILLONE. – Vous manquez surtout de  
morts pour faire grossir votre colère et commencer  
enfin à intéresser le Monde. Je ne resterai pas ici à  
attendre qu'ils me pillent moi, ma terre et mes ani-  
maux. Je ne veux pas faire partie de ces morts-là. Je  
serai paysan, mais paysan en Europe.  
Le mouvement de ma conception est la vraie date de  
ma naissance :  
Je suis un corps vivant. Je peux, je vais l'essayer  
ailleurs et partout.

LE PÈRE. – Si le mouvement de ta conception est la  
vraie date de ta naissance, tu n'as pas de bol. J'ai peu  
joui.

LA MÈRE, à Boruta Priscillone. – À grand-peine.  
Moi c'est avec le souvenir de la table que je jouis,  
avec celui de la tapisserie et des tue-mouches aussi,  
avec le souvenir du ragoût de mouton, de l'arbre qui  
pousse, des agneaux qui jouent, de la porte qui claque  
seule dans le silence et de l'odeur du foin avant  
l'automne.

LE PÈRE. – Moi c'était avec le jour qui se levait et puis  
tombait, se levait et puis tombait sans cesse que j'ai  
joui, avec les rencontres multiples et les complots  
dans les forêts de la montagne contre le monde tel  
qu'il va.

BORUTA PRISCILLONE. – Tant pis pour vous. Moi je  
pars jouer avec mon corps.

LA MÈRE. – Tu ne pourras pas aller bien loin, les  
frontières sont affamées.

BORUTA PRISCILLONE. – Je suis né, j’ai grandi, je respire, je veux grandir encore, marcher partout. Je vais vous prouver que les frontières, les pays, les États sont des mensonges.

LE PÈRE. – Tu reviendras dans un mois, tout triste et cabossé. Ou tu ne reviendras pas parce que tu seras mort.

*Le Père et la Mère sortent.*

BORUTA PRISCILLONE. – Et je suis parti, laissant ma vieille mère dans le camp sous la tente avec les autres.

LA MÈRE, *off.* – Donne-moi de tes nouvelles dès que tu peux !

BORUTA PRISCILLONE. – En effet maman, « les frontières sont affamées ». L’étrange vie que je mène à présent.

Heureusement la nature me réjouit toujours autant : je laboure, je sème, je charge, je paille, je moude, je coupe, je fane, je ramasse, je répare...

Et puis mon chien Noswad, le seul ici à porter sur moi un regard vierge.

Le petit espace qui m’abrite, c’est Elfie Razhad et Paddy Mac Doom qui me le prêtent en échange de quoi j’entretiens leur potager, leur petite ferme et les menus travaux dans leur maison. Leur fille Paule Kadillac me donne parfois des coups de main et des coups de pied.

Je suis domestiqué. Cela ne me plaît pas.

Ils me tiennent jusque dans leurs petites histoires. Hier, au matin, Paddy Mac Doom a annoncé à Elfie

Razhad qu’il partait en mer pour trois mois, seul. Elle a eu quelque mal à cacher sa grande joie, car elle a tout de suite imaginé que Brit’Butum, sa maîtresse, prendrait dans son lit le relais de son époux. Mais dans l’après-midi, Brit’Butum est arrivée la bouche en cœur annoncer son départ pour Voronej. J’étais ravi de voir enfin Elfie Razhad, au bord de tourner folle. Elle invitait Brit’Butum à manger, à dormir, avec chaque seconde l’envie de l’embrasser, tout en racontant à Paddy Mac Doom que « la vie amoureuse d’Elfie Razhad et de Brit’Butum » était finie, ce que Paddy Mac Doom faisait semblant de croire. Je souriais déjà de la voir enfin enfermée dans un H. P. Mais cette vieille toquée m’a ordonné de conduire sa maîtresse Brit’Butum au bus et son époux Paddy Mac Doom au bateau en espérant bien que je me fasse serrer par les flics.

*(Boruta Priscillone s’assoit à la table, se coupe un morceau de pain avec un couteau de boucher, mange, boit. Paule Kadillac, qui joue le Tonnerre entre par la fenêtre, en tonnant.)*

Toujours ce cauchemar quand je me repose, qui entre par la fenêtre et qui menace.

*Elfie Razhad paraît à la fenêtre avec un couteau de boucher, puis disparaît.*

LE TONNERRE. – Boruta Priscillone, dans deux minutes à peine, tu vas fondre comme un caramel mou dans la bouche d’une vieille arde aveugle. Deux minutes.

*Le Tonnerre fait le décompte.*

BORUTA PRISCILLONE. – Mille excuses mademoiselle le Tonnerre Paule Kadillac, il y a des choses comme ça, des choses tellement plus fortes que moi qu'elles en deviennent des évidences : « Je ne suis rien sans vous », la phrase que votre mère madame la Foudre Elfie Razhad aime le plus entendre. Cela m'use et m'écrase.

LE TONNERRE. – J'en connais qui se couperaient une jambe pour avoir ta place. Ma mère la Foudre dit souvent que tu as de la chance, qu'elle est gentille, parce que si elle n'était pas là, tu serais peut-être mort par les temps qui courent.

BORUTA PRISCILLONE. – Votre mère madame la Foudre Elfie Razhad est un pot qui ne saura jamais rien. Elle peut toujours spéculer, toujours elle tombera à côté, elle vise mal.

LE TONNERRE. – Une minute.

BORUTA PRISCILLONE. – Une minute ? Vous comptez vite, une minute c'est... Ça peut être terrible une minute. Alors qu'une seconde est à peine arrivée qu'aussi vite elle repart les mains liées.

Parfois je voudrais prendre ce couteau très pointu et ouvrir une seconde, comme ça, juste par curiosité. L'attraper au vol, la maintenir sur la table et la taillader, voir enfin ce qu'il y a dedans. Sûr qu'on pourrait y voir une infinité de grandes choses. Des lieux inavoués où les vieux chênes communiquent avec les truies, où les cailloux à peine sortis de la terre sont des étoiles, où les humains ont des branchies et habitent sur la corne de leurs pieds ou autre chose

s'ils n'en ont plus, et où le temps est leur seul palais. Un palais où dedans c'est dehors. Un palais où quand tu te regardes, c'est sur l'autre que tu tombes, qui te demande si ça va et à qui tu as le droit de répondre « non ».

LE TONNERRE. – Si dedans c'est dehors, la pluie, tu y as pensé ?

BORUTA PRISCILLONE. – La pluie ne me dérange pas, la pluie pour se laver. Et l'herbe ensuite, pour éclater le carrelage, la nature toujours qui reprend ses droits.

LE TONNERRE. – Regarde, Boruta Priscillone, regarde-toi comme tu es mauvais, je vois d'ici tous les plis de ton âme.

BORUTA PRISCILLONE. – « Âme », en anglais ça veut dire « jambon ». Vous me la rognez. Faites quelque chose, je ne sais pas, grondez-moi fort, fort à me rendre sourd aux temps qui courent, peut-être cela m'aiderait.

LE TONNERRE. – Tu n'as pas changé d'une miette, la minute s'est écoulée et ma mère la Foudre ne va pas tarder. Sois heureux, maintenant !

BORUTA PRISCILLONE. – Je croyais qu'elle devait partir avec sa maîtresse la Tempête Brit'Butum à Voronej après avoir accompagné son époux le Vent Paddy Mac Doom au large. Elle est restée finalement et m'a ordonné d'aller conduire l'une au bus et l'autre au bateau. J'ai failli prendre le large avec le Vent Paddy Mac Doom mais je me suis décidé trop tard.